
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

CAROLE ZALBERG



Site de l'auteur : www.carolezalberg.com

L'auteur :

Née en 1965, Carole Zalberg vit à Paris. Romancière, elle est notamment l'auteur de *Mort et vie de Lili Riviera* (2005) et *Chez eux* (2004), publiés aux éditions Phébus, et de *La Mère horizontale* (2008) et *Et qu'on m'emporte* (2009), parus chez Albin Michel. Elle a obtenu le Grand Prix SGDL du Livre Jeunesse pour *Le Jour où Lania est partie* (Nathan Poche, 2008).

Animatrice d'ateliers d'écriture en milieu scolaire et de rencontres littéraires, Carole Zalberg travaille également à des projets en lien avec le cinéma ou le théâtre.

BIBLIOSIAPHIE :

Romans :

- *Léa et les Voix*, roman, Nicolas Philippe/L'embarcadère, 2002
- *Chez eux*, roman, éditions Phébus, 2004
- *Mort et Vie de Lili Riviera*, roman, éditions Phébus, 2005
- *La Mère horizontale*, roman, éditions Albin Michel, 2008
- *Et qu'on m'emporte*, roman, éditions Albin Michel, 2009
- *L'Invention du désir*, roman, éditions du Chemin de Fer, 2010
- *À Défaut d'Amérique*, roman, éditions Actes Sud, 2012
- *Entre Autres*, roman, Jérôme Million éditions, 2013
- *Feu pour feu*, roman, éditions Actes Sud, 2014
- *À la trace*, roman, éditions Intervalles, 2016
- *Je dansais*, roman, éditions Intervalles, 2016

Romans jeunesse :

- *Les Mémoires d'un arbre*, roman jeunesse, Le cherche midi éditeur, 2002
- *Le Jour où Lania est partie*, roman jeunesse, éditions Nathan Poche, 2008
- *J'Aime pas dire bonjour !*, roman jeunesse, éditions Grasset Jeunesse, 2010

Présentation sélective des Livres :

- *Chez eux*, roman, éditions Phébus, 2004

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



La petite Anna a six ans quand elle quitte la Pologne pour la France avec sa mère. Elle ne comprend qu'à demi ce qui se trame autour d'elle mais devine tout de même que la vie ne sera plus aussi belle qu'avant. On est en 1938, puis en 1939. Arrive une guerre. Quelle guerre ? Autour d'elle les grandes personnes parlent des « étrangers », des « Juifs ». Elle ne se sent pas concernée. Mais bientôt il faut se séparer des siens, se cacher – c'est la guerre. On met Anna à l'abri chez des paysans de la Haute-Loire. Des gens qui travaillent dur et ne disent rien.

Elle aussi apprend à se taire : à la ferme, à l'école. Un jour un monsieur à chapeau vient parler devant la classe. Il demande s'il y a des enfants « étrangers ». L'institutrice – elle s'appelle Cécile Tournon – répond que non. Le monsieur à chapeau interroge Anna, qui apprend ce jour-là qu'on ne doit pas tout dire.

Inspiré par l'enfance de la mère de l'auteur, un récit qui refuse résolument les facilités du genre, qui s'oblige à raconter sans tricher, sans appuyer sur la corde de l'émotion. Et l'émotion du coup est là. Nue et crue.

Carole Zalberg livre ici son troisième roman. Le premier (*Les Mémoires d'un arbre*, Le Cherche-Midi, 2002) salué par la critique, avait été remarqué cette année-là par le jury du Prix du Premier roman.

Extrait de presse :

. Article publié dans *Femme Actuelle*, par Eliane Girard

C'est l'histoire d'une enfant vite grandie. À 6 ans, elle quitte la Pologne avec sa mère pour rejoindre, en France, son père et sa sœur. On est en 1938, et la famille est juive. L'année suivante, c'est la guerre et, pour Anna, la rupture d'avec les siens : pour la sauver, on l'envoie vivre chez des paysans à la campagne en Haute-Loire. Ce sont des gens qui ne parlent pas, qui n'expriment rien, qui triment. Elle va apprendre, elle aussi, à se taire et à trimer. Un roman digne, aux accents réalistes, qui touche par sa justesse et son ton volontairement sobre sur une enfance brisée, anéantie par l'Histoire.

. Article publié dans *Le Salon littéraire*, par Ariane Bois

Carole Zalberg à qui l'on doit le très beau *Feu pour Feu* (Prix Littérature-Monde) l'an dernier revient ici sur un épisode de la vie de sa mère avec un ton toujours aussi juste, empreint de sensibilité et dénué de tout effet de manches ou de pathos. On sort de ces pages troublée et pleine d'admiration pour les Justes qui en France cachèrent au prix de leurs vies des milliers d'enfants comme Anna.

. Article publié dans le blog *Charybde 27*, le 19 septembre 2015, Marianne

Dédié par Carole Zalberg à l'institutrice qui sut imaginer un avenir pour sa mère, enfant juive cachée pendant la guerre au Chambon-sur-Lignon, «*Chez eux*», publié en 2003 aux éditions Phébus et réédité en 2015 chez Actes Sud Babel, est un récit limpide, exposant avec pudeur, justesse et sensibilité, comme l'impressionnant *Feu pour Feu*, les fissures intimes, mais aussi l'abnégation et la force d'une enfant, contrainte pour survivre à l'effacement de cette identité qui ressurgissait chaque nuit dans ses rêves.

- *Le Jour où Lania est partie*, roman jeunesse, éditions Nathan Poche, 2008

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Elle n'est pas riche, Lania, mais dans son village, elle a ses parents, ses frères, ses sœurs. Et le soleil qui les accompagne chaque jour jusqu'aux champs où les plus petits aident les plus grands. La gaieté de chacun compense la pauvreté de tous. Mais la pluie torrentielle apporte la misère. Lorsque trois inconnus arrivent au village et proposent à la mère de Lania d'emmener sa fille, elle se dit que, peut-être, c'est pour son bien. Alors Lania part pour la grande ville, où elle doit troquer son pagne contre un uniforme de bonne.

Sans salaire, sans permission de sortir de l'appartement qu'elle habite désormais, elle dort seule dans un réduit sans fenêtre, loin de sa famille, loin du soleil. Sans même se rendre compte de l'esclave qu'elle est devenue, car sa patronne reste toujours aimable avec elle. Mais Sami, un jeune garçon, lui apprend un jour qu'elle a droit à la liberté...

Extrait de presse :

. Extrait d'une fiche pédagogique disponible sur le site *Nathan*, 2009, par Amélie Rouher

« *Le jour où Lania est partie* est un beau conte contemporain. D'un accès facile à la lecture, il est enrichi par le jeu des images et la mise en perspective à la fois concrète et poétique de la réflexion sur l'éducation et la liberté. Parce que le récit est traité à travers le point de vue de l'enfant, il permet de mettre à la portée d'élèves de 6^{ème} une réflexion littéraire sur l'altérité et les enjeux de l'éducation.

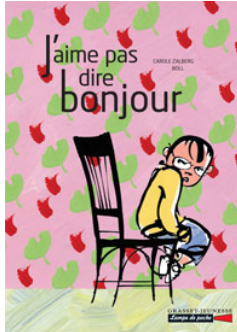
Des ouvertures interdisciplinaires et des recherches documentaires sur les droits de l'homme, l'esclavage moderne, l'école en Afrique sont également possibles. »

. Extrait du discours de remise du Grand Prix SGDL du Livre Jeunesse, 2008

« Je suis très heureuse de remettre ce prix à Carole Zalberg pour son livre *Le jour où Lania est partie*, un livre qui conte l'histoire d'une petite fille d'un pays d'Afrique, Lania, arrachée brutalement à sa famille pour partir à la ville où elle sera employée comme domestique, d'une façon tout à fait secrète et illégale, tout simplement parce que elle et sa famille n'auront pas eu les moyens de s'opposer à ces étranges « voleurs d'enfants ». Parce qu'elle n'a pas été à l'école, n'a pas été instruite. C'est cela que veut dénoncer Carole, et dont elle s'explique elle-même à la fin du livre : « aller à l'école », pour chaque enfant de chaque pays, est la clé de la liberté. »

- *J'Aime pas dire bonjour !*, roman jeunesse, éditions Grasset Jeunesse, 2010

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Ah, les réunions de famille où il faut faire la bise à la chaîne, de l'oncle énorme qui écrabouille la joue en la pinçant à la cousine aux gros seins qui barbouille de rouge à lèvres ... Qui n'a jamais rêvé secrètement d'échapper à ce rituel barbant ? Ce petit poche drôle et enlevé déculpabilisera, avec beaucoup d'humour et un festival de couleurs, tous ceux qui en ont assez ; les caricatures irrésistibles de Carole Zalberg et Boll n'épargneront personne ! Ou presque...

Extrait de presse :

. Chronique parue sur le site *Ricochet*, par Catherine Gentile

Bon d'accord, il faut être bien élevé dans la vie, dire bonjour aux membres de la famille qui arrivent en visite. Mais pas à n'importe quel prix ! C'est ce que nous explique, avec démonstration à l'appui, le jeune narrateur de cette histoire d'aujourd'hui. Parce que dire bonjour, embrasser ou plutôt se laisser embrasser, c'est parfois dangereux ! Le vieux pépé aussi raide qu'un bâton de réglisse assomme avec ses joues froides ; l'énorme oncle aux doigts boudinés écrabouille la joue comme s'il voulait l'arracher ; la grand-mère costaud qui vit à la campagne, dérange la coiffure que l'on a mis une heure à faire tenir avec du gel le matin même ; la cousine aux gros seins barbouille de rouge à lèvres et serre à étouffer ... Bref, pas facile la vie de famille, on prend des risques tous les jours. La seule que ce jeune aventurier aimerait vraiment embrasser, ce serait la belle Camille ...

Un petit livre malicieux au ton très enlevé, joliment illustré par Boll, qui croque une famille bigarrée à souhait. Chaque spécimen envahit la page dans des démonstrations d'affection aux registres et styles différents, qui font sourire. Les situations renvoient à du vécu ; chaque lecteur pourra sans problème reconnaître l'un des siens et sera rassuré de constater que certaines grandes personnes, celles qui écrivent ou dessinent des livres, compatissent à leurs problèmes familiaux !

. Chronique parue dans *À Posteriori, à priori*, 12 décembre 2011, par Bérangère Berriaux

Un livre irrésistible, vraiment. Un livre drôle, criant de vérité. Un livre qui nous rappelle, à nous parents, ces quelques journées où toute la famille est réunie, la famille proche et éloignée, et où l'on se doit de faire la bise à Tante Lucienne que l'on ne connaît pas, mais bon ...

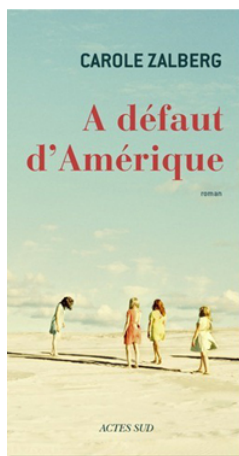
Ce petit garçon, lui en a marre de faire des bises pour dire "bonjour". Il nous explique pourquoi c'est pas agréable de faire la bise à celui qui pue, qui pique.

Un livre très drôle mais qui permet aussi de parler avec son enfant des codes de la politesse avec beaucoup de joie, et de sourire.

Les illustrations sont très réussies. Quant à la plume de Carole, elle est aussi pertinente, douce et limpide qu'elle s'adresse à des enfants ou à des adultes.

-
- *À Défait d'Amérique*, roman, éditions Actes Sud, 2012

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Dans un cimetière parisien, on enterre une vieille dame. De loin, une jeune femme venue d'Amérique, Suzan, observe secrètement la scène, tandis qu'une autre, Fleur, se tient au bord de la tombe où repose désormais celle qui fut son arrière-grand-mère, Adèle. Personnalité charismatique et inlassable séductrice qui a, depuis son exil de Pologne après la Première Guerre mondiale, traversé le xxe siècle en indomptable survivante à toutes les tragédies qui en ont endeuillé l'histoire, Adèle défunte semble continuer à exercer sur les vivants une inimitable et puissante empreinte.

A la lumière du parcours de la disparue magnifique, Suzan et Fleur se voient en effet confrontées l'une à son inaptitude à vivre et à aimer, l'autre à l'enfermement au prix duquel elle tient à distance une profonde blessure affective, chacune en venant à prendre enfin la mesure du legs de souffrance et d'amour dont sa propre existence est redevable.

Sur trois générations et plusieurs continents, et de la grande Histoire à l'histoire familiale, Carole Zalberg tisse ici, à travers le portrait de quelques femmes inoubliables, le roman d'une humanité aussi fragile que résiliente, hantée, autant que consolée, par les indociles fantômes du passé.

Extrait de presse :

. Article paru dans *Page des libraires*, 30 mars 2013 par Emmanuelle George

Un très captivant roman d'exil, de guerre, d'amour, d'engagement, de filiation, d'émancipation. Ni baclé, ni pesant : un roman d'une justesse rare.

. Article paru dans *Hommes et migrations*, 2012, par Monique Ayoun

Ce roman d'une richesse rare nous offre à la fois l'étendue et la profondeur, puisqu'il court sur tout le XX^e siècle, cinq générations et trois continents, tout en explorant dans toutes ses nuances la psychologie de quelques personnages.

Il y a d'abord Suzan, une avocate juive new-yorkaise divorcée qui, depuis la mort de sa mère, s'occupe à Miami de son père âgé. Elle devra remonter le temps, reconstituer – à travers des lettres retrouvées – l'histoire de sa mère d'origine lithuanienne pour parvenir à défaire les nœuds qui l'étouffent, reprendre possession de sa vie et renouer avec les idéaux de sa jeunesse...

Il y a aussi Fleur, la Française, mariée et mère de deux garçons, qui a tant tremblé de ressembler à la lignée des femmes de sa famille. Mais, au moment où débute ce roman, elle éprouve à son tour, comme Suzan, la nécessité vitale de se souvenir et de suivre le parcours de son arrière-grand-mère, Adèle, qui vient tout juste de mourir.

Belle, fière, pleine d'audace, Adèle, l'héroïne centrale de ce roman, a survécu à toutes les violences de ce terrible siècle... Petite fille juive partie de Varsovie avec sa mère en 1918, elle a grandi dans le quartier du Marais à Paris, puis elle y a construit une famille, passant des espoirs du Front populaire aux tourments de la Deuxième Guerre. C'est à la Libération qu'elle a rencontré Stanley, le père de Suzan, alors beau soldat yankee venu avec ses compatriotes libérer la France. Adèle, à cette époque, était déjà mariée et mère de deux enfants. Leur idylle, pour platonique qu'elle eût été, n'a pas été engloutie par le temps.

Des décennies plus tard, veufs tous les deux, ils se reverront en Amérique avec bonheur... Les premières scènes où Suzan sert de chaperon à son vieux papa – redevenu d'un seul coup très vaillant ! – sont très drôles ! C'est grâce à cet humour que nous entrons facilement dans ce livre complexe. Alternant les voix de Susan et de Fleur qui rebondissent de part et d'autre de l'Océan, l'auteure parvient à mêler histoire collective et destins individuels, en survolant le siècle et les continents.

L'un des personnages les plus émouvants, c'est Kreindla, la mère d'Adèle. Cette femme simple à "l'amour nourricier" s'exprime dans un français imagé où perce probablement le yiddish originel : *"C'est ça ma fille, noie le hareng. Et Sabine, elle a pas le cœur en morceaux, à être sérieuse comme un rabbin ? Elle te casse pas les oreilles ni les pieds, alors tout il est bien ? Fais ta poussière, va. Le chiffon, au moins, il t'obéit."* Tous les passages où elle apparaît sont magnifiques...

Ce roman, d'une portée universelle, nous montre à quel point nous sommes façonnés par ce que nos aïeux ont vécu. Ni Fleur ni Suzan n'auraient pu se libérer du passé sans reconstituer, avec des mots, l'histoire de leurs disparus. Une manière de leur fabriquer la sépulture qu'ils n'ont jamais eue... *"J'imagine que je me suis acquittée d'une dette, confie Carole Zalberg. J'ai eu le sentiment d'ériger des petits monuments de mots afin que ces femmes disparues puissent, au bout du compte, reposer ensemble..."* En quelque 200 pages portées par le style de Carole Zalberg, les fantômes sont apaisés, les nœuds dénoués.

. Article paru dans *Sud Ouest*, 5 février 2012 par Isabelle Bunisset

Des premières aux dernières lignes, on est bousculé, troublé, comme violenté. Un récit tel un torrent qui brasserait les flots purs et les eaux troubles, et rejetterait le lecteur à la dernière page, sur une rive déserte, dans sa solitude intérieure.

. Article paru dans *La Croix*, par Emmanuelle Giuliani

Plongeant les yeux dans un miroir au reflet souvent impitoyable, Fleur et Suzan mettent des mots sur leurs propres fragilités et fractures. Carole Zalberg évite cependant toute complaisance ou facilité larmoyante, préférant susciter l'émotion par la litote. De son récit se dégage une forme d'acceptation ni passive ni lâche, mais apaisée et finalement rayonnante.

- *Feu pour feu*, roman, éditions Actes Sud, 2014

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Le récit d'exil d'un père et sa fille, dont les deux voix, mues par une énergie d'entrailles et tissées sur le fil du rasoir, disent l'abîme qui les sépare : la rage urbaine de la jeune Adama face au mutisme résigné de son père, qui voit comme une malédiction la mort arriver par la main de sa fille inculpée pour un incendie dans la cité.

Extrait de presse :

. Article paru dans *Presse Océan*, par Frédérique Bréhaut

Carole Zalberg revient avec 72 pages effilées comme des lames, 72 pages qu'on lit en apnée, suspendu entre la supplication d'un père et la voix de sa fille.

. Article paru dans *Le Nouvel observateur*, 2 juin 2014 par Camille Tenneson

Roman court et puissant, dont la langue exprime très bien la fureur et la rage urbaines.

. Article paru dans *La Croix*, par Emmanuelle Giuliani

Concis, précis et aigu, le nouveau roman de Carole Zalberg confronte l'héroïsme d'un père au destin de sa fille (...) la puissante émotion d'une écriture qui refuse tout sentimentalisme et même toute psychologie.

. Article paru dans *Livres Hebdo*, par Fanny Taillandier

La force du roman est là : d'avoir su donner voix non à un élément représentatif des statistiques ou à une victime du système sur laquelle s'apitoyer, mais à un homme entier, avec ses doutes et ses douleurs.

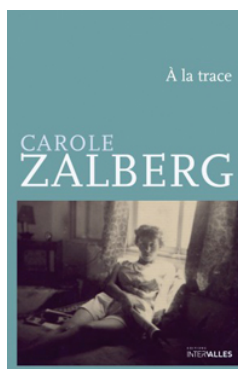
. Article paru dans *Le Progrès*, 5 février 2015

Bien qu'il s'agisse d'un récit poétique, on prend une « claque » : un homme se relève d'entre les morts (sans qu'il ne soit nommé, le début de ce récit poignant semble se situer au Rwanda en 1994). Le rescapé parle à son bébé, en fuyant vers le Nord avant de parvenir à rallier l'Italie. Parallèlement à ce récit de la fuite, un autre s'entremêle : celui de la petite fille devenue jeune adulte dans un monde qui ne les accepte pas. La jeune fille marquée au fer rouge par tous les changements de familles, n'est pas parvenue à se stabiliser.

Ce roman bouleversant relie deux mondes, deux époques qui ont généré des blessures, différentes et incomparables, joints par ce sentiment commun au père et à sa fille : ne pas trouver de lieu où « être », tout simplement... D'ailleurs, le père souffle à sa fille : « *Je suis l'unique lieu où tu peux être.* »

- *À la trace*, roman, éditions Intervalles, 2016

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Carole Zalberg a passé, entre le 16 avril et le 16 mai 2015, un mois en Israël dans le cadre d'une mission Stendhal de l'Institut Français, pour un projet de fiction inspirée de la vie de ses trois cousins germains nés là-bas. C'était la première fois en 30 ans qu'elle revenait sur cette terre *magnifique et compliquée*. Pour sa famille installée en Israël, c'était une évidence, elle viendrait un jour s'établir là, *chez elle*. Mais pourquoi envisager un exil si l'on n'éprouve pas le besoin de se mettre à l'abri d'une hypothétique menace ? Et une terre, quelle qu'elle soit, peut-elle vraiment être synonyme de sécurité ?

À travers ce journal de Tel Aviv, Carole Zalberg explore l'ambiguïté de son lien avec cette *terre promise* et interroge les malentendus d'une famille que l'exil rassemble et éloigne à la fois.

Extrait de presse :

. Article paru dans *Le Monde des livres*, par Virginia Bart

Une chronique sensible, nourrie d'atmosphères et d'échanges, qui interroge l'identité, les racines et surtout l'importance qu'on leur accorde.

. Article paru dans *L'Or des livres*, 18 janvier 2016 par Emmanuelle Caminade

Ce petit journal parcellaire sans prétention, illustré de photos du pays ou d'archives familiales, reste très ouvert. Carole Zalberg ne s'attache en effet qu'à saisir en toute sincérité des sortes d'instantanés des personnes rencontrées : des instantanés mêlant la peur et la fierté, la joie et la tristesse, la confiance et le désarroi, la colère ... et traduisant tant le non-dit des gestes et des regards que des conversations le plus souvent réduites aux « *pauvres mots communs* » de l'anglais puisqu'elle ne parle pas l'hébreu. S'y ajoutent la variété des atmosphères selon les lieux, la beauté des paysages, et toutes les impressions et les émotions, les ressentis d'une auteure qui, sans jamais juger, se contente d'ébaucher des questions et des réflexions ne demandant qu'à cheminer et à mûrir. (...)

Au cœur de ce livre en effet se trouve ce « nous » problématique, si difficile à accepter comme injonction communautaire uniformisante, et que peu à peu cette auteure qui a grandi "*dans une population brassée*" apprivoise. Car il se révèle en fait un "*nous polyphonique, tourmenté, tiraillé jusqu'au déchirement*", s'ancrant malgré tout dans des racines communes, celles de l'exil et de la disparition.

. Article publié dans le blog *Charybde 27*, 10 février 2016 par Marianne

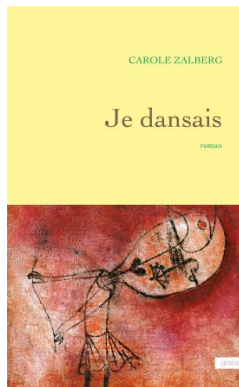
(...) En racontant sobrement au jour le jour les rencontres multiples et heureuses, parfois inattendues, avec une curiosité et une générosité qui ne se démentent jamais, en évoquant en quelques lignes l'exil en Israël de sa tante Mina en 1948, et sa participation à la fondation du kibboutz Kfar Hanassi, avec les images et souvenirs de son précédent voyage en Israël qui ressurgissent, et l'évocation au fil de ces rencontres et de ses souvenirs des sujets douloureux ou nostalgiques, comme la place centrale et particulière de l'armée ou le sort des migrants, les traces que laisse l'exil qui sépare ou rapproche, l'atmosphère particulière et le rêve envolé du kibboutz, si bien évoqué par Amos Oz dans «*Entre amis*», Carole Zalberg réussit à rendre compte simplement de la complexité du rapport affectif à Israël, en particulier pour ceux qui aiment ce pays tout

en le considérant sans complaisance, et à faire toucher du doigt les intrications de cette société, sa vitalité et les mouvements contraires qui l'agitent.

Là où Emmanuel Ruben rendait compte de la complexité d'un territoire à partir de sa géographie, et de ses frontières multiples et indécidables dans *Jérusalem terrestre*, également pour accompagner une fiction en cours d'écriture, Carole Zalberg aborde le rapport à Israël aux multiples facettes, douloureux et joyeux, par son versant intime, dans un livre d'une grande densité, l'air de rien.

-
- *Je dansais*, roman, éditions Intervalles, 2016

Présentation de l'ouvrage :



Marie, treize ans, est enlevée et séquestrée. Tour à tour le ravisseur et la victime racontent : lui ce qu'il croit être de l'amour, elle sa résistance intime, son acharnement à vivre. Avec une poésie et une intensité rares, Carole Zalberg ose confronter des voix que tout semble éloigner, creuser les paradoxes de la réclusion et de la liberté.

Extraits de presse :

. Article publié sur le site *Actualitté*, 10 Mars 2017, Cécile Pellerin

Une économie de mots, une émotion ardente arriment solidement le lecteur au texte, sans possibilité de détour ou de détachement. Aussi, peu importe l'âpreté et la noirceur de l'histoire, il les éprouve, pénétré par l'écriture poétique, possédé par le rythme alterné des voix, transpercé par les cris de désespoir, les tourments intérieurs, la folie de l'enfermement.

C'est une histoire de séquestration que raconte Carole Zalberg et de manière plus universelle, ce sont les violences faites aux femmes de tout temps et en tout lieu qu'elle place sur le devant de la scène et la résistance absolue, la fureur de vivre que ces femmes déploient, au-delà de l'horreur, de l'asservissement ou de l'humiliation.

"Je suis fatiguée. Je suis absorbée. Il m'avale [...] Je me sais devenue immonde".

Juste parce qu'elle lui a souri, a posé son regard sans hostilité sur son visage déformé et brûlé, Marie va rester enfermée trois ans avec cet homme, subir ses violences et la folie de son désir. De son passé avant le rapt, de son dégoût, de sa rage, de son isolement, de

sa lutte, de ses angoisses, de sa possibilité d'évasion par la lecture, elle dit l'essentiel jusqu'à se soumettre et s'éteindre peu à peu, comme dépossédée d'elle-même. *"Il a fini par m'obliger à vivre."*

Lui, raconte à son tour, son enfance et sa souffrance, l'explosion qui le défigure et l'isole puis la renaissance dans cet espace clos, la vie qui reprend le dessus à travers le Nous qu'il impose avec autorité et qui dupe sa solitude. *"Tu verras en nous ce que je vois, tu voudras pour nous ce que je veux."* Personnage aussi effroyable que pitoyable.

A l'extérieur, une mère et un père crient leur peine, les blessures irréversibles qui transforment durablement le quotidien, font naître la haine, le désir de vengeance et créent le vide incommensurable. *"Vous n'avez pas volé qu'une vie. Par lien et contamination vous avez interdit la paix à une famille entière et à d'autres, qui connaissent Marie et ne seront plus jamais insouciantes."*

En alternance avec les voix plus déployées de Marie, de ses parents, de son petit ami et d'Edouard, le ravisseur, des existences féminines dévastées, plus anonymes, sont révélées sous formes de témoignages concis mais incisifs et forment, par leur incursion répétée, une mélodie obsédante et régulière, impossible à oublier.

Comme un rappel à la révolte. Pour ne pas sombrer dans l'indifférence et faire de cette histoire, le symbole d'un plus large combat, celui de l'oppression et de la maltraitance des femmes.

Un livre pétri d'angoisse, de souffrances et de tragédies éprouvantes mais qu'une langue sensible et belle, très condensée soutient sans défaillance ni débordement.

. Article publié sur le site *Littérature : Sur la route de Jostein*, 10 Février 2017, Jostein

Marie sera séquestrée pendant trois ans, subissant les assauts d'Édouard, enfermé dans son délire amoureux ; s'il croit l'aimer d'un amour pur, il n'en fait pas moins sa chose. Elle lui oppose un silence absolu et s'évade dans les livres, les seuls endroits où elle peut respirer loin de lui.

A l'issue de ce faux dialogue entre la Belle et la Bête, les parents de Marie associent leurs voix. Comment garder l'espoir de revoir cette enfant disparue depuis tant de mois ? Comment une mère, privée de liberté dans sa jeunesse, pouvait-elle mettre en garde une enfant si libre et heureuse de vivre ? La mort ne vaut-elle pas mieux parfois que la souffrance ? *« Je crains autant de ne pas la revoir que de lire en elle sa disparition ».*

En très peu de pages, Carole Zalberg parvient à complexifier ses personnages, en les lestant d'un passé qui, inévitablement, leur donne plusieurs dimensions. Sans lui accorder de circonstances atténuantes, Édouard a sa part de souffrances intimes qui, au-delà du visage meurtri lui laisse espérer une vie meilleure avec le regard de cette enfant.

Marie porte en elle un souvenir d'enfance qui lui fait croire à l'inéluctable punition faite aux femmes. La mère de Marie, enfant caché, a traversé tant de menaces, comment peut-elle faire son deuil sans « *cadavre à coucher parmi les morts pour le repos des vivants.* » ?

De ce fait divers, Carole Zalberg universalise son récit en insérant des paragraphes sur les violences faites aux femmes dans le monde entier. Les voix des femmes yézidiennes enlevées par les combattants de l'État Islamique, des femmes disparues de Ciudad Juarez, des petites filles « *données en pâture au sexe violent des soldats* », des « *belles ou même pas, sifflées sur les trottoirs, collées, palpées, suivies, complimentées comme on insulte ou couvertes sans détour d'injures par l'animal que nous faisons sortir de l'homme.* », toutes ces voix s'unissent sous la plume de Carole Zalberg pour déclamer : « *Quelle faute nous fait-on payer depuis la nuit des temps ?* »

Une fois de plus, Carole Zalberg signe un roman puissant et poétique sur des thèmes forts qui lui sont chers. Fille d'un enfant caché, son œuvre est marquée par la résilience. Ses romans sont souvent l'occasion de montrer le poids de la transmission filiale, de porter la féminité, de disséquer la part d'humanité ou de monstruosité enfermée en chacun de nous et de donner une voix aux exilés et aux femmes.

. Article publié dans *La Croix*, 2 Mars 2017, Corinne Renou-Nativel

À 13 ans, elle dansait légère et joyeuse dans une existence insouciant, choyée par des parents attentionnés. Mais ici elle ne danse plus. Pour avoir regardé avec compassion un homme au visage dévasté, elle se trouve séquestrée dans une cave. Depuis son accident, il n'avait croisé que des regards dégoûtés, terrifiés, qui se détournent.

En un instant, elle lui a apporté une reconnaissance qu'il ne pensait plus jamais lire dans les yeux d'autrui. Il en a conçu un amour fou et un projet dément : la vie qu'elle lui a rendue en un regard, il entend désormais la partager avec elle. Il ne la veut que pour lui, il veut l'habiller, la nourrir, la chérir comme son enfant et la posséder comme son épouse.

Rarement un roman a su lier avec autant d'intensité une histoire singulière et le destin de milliers de femmes. La jeune séquestrée et son ravisseur relatent tour à tour ces jours partagés devenus des années : pour elle, l'acharnement à s'opposer, tenir bon, résister ; pour lui, cette passion délirante qui l'aveugle sur la monstruosité de ses actes.

À ce double récit, se juxtaposent les voix de femmes enlevées elles aussi, le plus souvent pour devenir les objets sexuels d'hommes violents. Sans qu'elles soient toujours explicitement désignées, surgissent lycéennes nigérianes enlevées par Boko Haram en avril 2014, les captives de Daech, les disparues de Ciudad Juarez, au Mexique, et peut-être les autochtones assassinées au Canada.

Carole Zalberg explore avec acuité les méandres psychologiques de ses deux principaux protagonistes, en particulier la culpabilité et l'ambivalence de l'adolescente. Si terrible et sombre que soit indéniablement ce livre, une lumière court pourtant dans ses pages jusqu'à la dernière qui ne nie aucunement les existences fracassées.

« De cet enfermement naît une force, explique Carole Zalberg : celle des victoires infimes et précieuses, de l'invention de soi, d'une forme puissante de survie. C'est ce feu-là que traque ce roman, le chant polyphonique des empêchés. »

Après avoir tu le prénom de la victime et de son bourreau, *Je dansais* leur donne une identité, un passé, mêle à leurs mots ceux des parents, dévastés par la disparition de leur fille, emprisonnés séparément dans leur douleur. En un texte court et d'une vibrante puissance, l'écrivain confère une profondeur rare à ses personnages. Une écriture délicate et incandescente, où la vie palpite à chaque phrase, emporte le lecteur dans les têtes, les douleurs et les espoirs de chacun.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ RÉGIONAL
DU LIVRE